

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Courrier

Karen Ricard and Luois Cornellier

Volume 37, Number 3 (219), June 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32316ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Ricard, K. & Cornellier, L. (1995). Courrier. *Liberté*, 37(3), 160–168.

COURRIER

KAREN RICARD
LOUIS CORNELLIER

LA LITTÉRATURE DANS LE BOUDOIR

Le discours critique québécois sur la littérature vole bien bas. Et au lieu du retour de la polémique annoncé en grande pompe depuis environ deux ans — avec, entre autres, le retour des soi-disant pamphlétaires —, il semble que ce soit surtout le retour du mépris de l'intelligence et celui de l'ignorance qui nous guettent. Les deux cas suivants, à tout le moins, nous paraissent révélateurs d'une régression intellectuelle affolante.

Prenons d'abord le traitement critique odieux réservé au dernier roman de Milan Kundera, *La Lenteur*, lors de l'émission *Sous la couverture* diffusée le 4 février dernier.

Qu'un Jean O'Neil, écrivain québécois surévalué s'il en est, puisse se permettre d'affirmer, au milieu d'éclats de rire généralisés, que Kundera est « un maudit fatigant » qui « écrit le plus de mots possible pour ne rien dire » et que son œuvre est basement scatologique, cela indique déjà à quel niveau la discussion se déroule. Mais qu'en plus Suzanne Lévesque, Jean Fugère et Peter Blaikie en rajoutent en crânant au sujet de la prétendue incompréhensibilité de *La Lenteur*, voilà qui nous renseigne assez peu sur le livre en tant que tel (et nous ne parlons même pas de l'ensemble de l'œuvre — immense, soit dit en passant — de Milan Kundera), mais beaucoup sur ceux

qui en parlent ce jour-là. Car comment peut-on, en effet, se sentir si fier de soi d'avoir été dépassé par une œuvre, au point d'en venir à se congratuler publiquement de sa propre ignorance, autrement qu'en affichant un anti-intellectualisme primaire qui ne rassasie que les sots, contents de ne pas être seuls « dans leur gang » ? *Sous la couverture*, ce samedi-là, a atteint le summum de son incompétence et s'est montrée sous son vrai jour : un cirque littéraire où des personnalités médiatiques en mal d'*exposure* vont jouer aux lecteurs d'occasion. Voilà pour la pointe de l'iceberg.

Ensuite une bassesse plus insidieuse, mais tout aussi représentative d'une certaine distorsion du discours critique québécois sur la littérature qui s'exprime par un refus de la discussion argumentative, refus érigé en système. Nous parlons ici de l'attaque que Jean-Pierre Issenhuth dirige contre nous, du journal *Lectures*, dans le numéro 217 de la revue *Liberté* (février 1995), au sujet d'un entretien réalisé avec l'essayiste Pierre Milot et publié dans nos pages en novembre 1994.

Goguenard, obscur et plein de la mauvaise foi qui le caractérise depuis toujours, Issenhuth laisse sous-entendre que nous avons répondu à un appel que Pierre Milot nous aurait lancé dans le but de se voir accorder une entrevue (voilà pour l'*exposure*) et, ultimement, de se consoler de son isolement intellectuel. Isolement causé, d'après Issenhuth, par le fait que Jean Larose et François Ricard (qu'il ne nomme que par métaphores, dérive philosophique oblige...) ne veulent pas discuter avec lui. Les journalistes de *Lectures*, jamais nommés dans ce texte de Jean-Pierre Issenhuth (il s'agit en fait d'André Baril, Alain Houle et Louis Cornellier), y sont dépeints comme des béni-oui-oui sans esprit critique et réduits au rôle de faire-valoir des propos de Pierre Milot. C'est tout. Pas de discussion sur le fond de l'affaire qui constitue

pourtant un des enjeux majeurs du champ intellectuel québécois, à savoir que ce que Pierre Milot reproche à Larose et Ricard (et à d'autres aussi, dans son essai *Pourquoi je n'écris pas d'essais postmodernes*), c'est leur rejet du rationalisme argumentatif, condition pourtant essentielle de la démocratie, et leur attitude de « cavaliers seuls » qui flirte dangereusement avec le solipsisme. Pour Issenhuth, Milot n'est qu'un boudeur indigne d'être considéré comme un interlocuteur valable et les journalistes de *Lectures*, en lui accordant le droit de parole, ont sombré eux aussi dans l'inutile.

Pire encore : en utilisant dans cette chronique « pour non-liseurs » un ton que nous qualifierons — avec beaucoup de générosité — de « badin », Jean-Pierre Issenhuth se permet d'ignorer et même d'occulter le fait, apparemment de plus en plus dérangeant pour plusieurs, que *Lectures* est un journal sérieux qui ne vend son espace rédactionnel ni aux acheteurs de publicité ni aux auteurs en mal de visibilité, aussi doués et pertinents soient-ils.

Qu'un tel mépris du rationalisme argumentatif et de la volonté de débat puisse s'afficher de façon aussi grossière dans une revue qui se veut sérieuse comme *Liberté*, cela nous semble indiquer que le niveau, et des débats intellectuels et du discours critique, baisse à un rythme troublant. Et qu'il importe, toutes affaires cessantes, d'y voir, avant que la littérature, et le discours qui l'accompagne, ne soit reléguée, une fois pour toutes, à un boudoir où la liberté, pour s'exprimer, doit se parer de la couverture du mépris de l'intelligence rationnelle pour exister.

Bons journalistes,

La rationalité argumentative est l'ascenseur de la démocratie, un ascenseur sans terminus. Les équipes qui s'y adonnent forment des cordées exaltantes, qui continuent à monter résolument vers la lumière quand les cimes sont dépassées depuis longtemps.

J.-P.I.

COURRIER

JEAN RENAUD, *typographe*

HARO SUR LE TYPO !

En réponse à Robert Melançon
à propos de l'édition critique
des *Œuvres en prose*
de Saint-Denys Garneau

« On ne peut passer sous le silence sa présentation matérielle désastreuse. La reliure, qui est laide — je reconnais volontiers que ce jugement répond à des préférences personnelles : on aime ou non le style Holiday Inn —, ne tiendra vraisemblablement pas longtemps : après quelques semaines de manipulations sans brutalité, le dos se fendille déjà. L'ouvrage, imprimé sur du papier trop épais, est lourd, malaisé à tenir, d'un format incommode. Rien n'indique qu'il s'agit de papier sans acide, ce qui est inacceptable pour un ouvrage de ce type destiné, entre autres usages, à la conservation en bibliothèque. Les pages ne sont pas cousues mais simplement collées, ce qui est également inacceptable pour un ouvrage de ce type. »

Ce paragraphe, digne d'une *Anthologie de la critique féroce*, était publié en note, en fin d'article (*Liberté* 218, avril 1995, p. 151).

Que les intellectuels se déchirent entre eux, passe encore. Mais qu'ils égratignent au passage tous les artisans qui œuvrent à l'aspect matériel de leurs créations, c'est un peu... excessif... Dans ce court paragraphe, Robert

Melançon s'attaque au graphiste, au relieur, à l'imprimeur, à celui qui a choisi le papier, à celui qui a pris la décision de ne pas faire coudre ce livre, à celui qui a pris la décision de ne pas indiquer que le papier choisi était libre d'acide, à l'éditeur aussi qui a couvert de son autorité tous les sus-mentionnés. Répondre point par point à Robert Melançon serait lui accorder une trop grande importance, ne pas lui répondre du tout serait consentir à ce que n'importe qui écrive n'importe quoi sur n'importe quoi et sur n'importe qui.

L'aspect matériel d'un livre est toujours l'objet d'une série de compromis, de quelques malentendus, d'erreurs aussi... Les coûts doivent être tenus en bride. Croire — comme Robert Melançon semble le faire — que chacune des décisions a été mûrement réfléchi et a fait l'objet d'une décision collective, approuvée par les multiples instances, c'est croire que la « vraie vie » est le calque du fonctionnement d'un département universitaire où l'on peut gloser à l'infini sur le pourquoi et le comment des choses.

Ce n'est pas le cas.

*

Lorsque, après plus d'un an de travail, la production typographique d'un livre comme *Œuvres en prose* est terminée, tout le monde est catastrophé par l'ampleur du résultat. Mille trois cents pages ! Un monument. On ne peut pas publier en deux tomes (commerciallement inacceptables), on ne doit pas dépasser un certain prix de vente, on ne peut pas prendre un papier-bible, inexistant chez nous, trop cher dans tous les cas. L'imprimeur va être affolé, le relieur dépassé. Tous deux doivent prendre la responsabilité de relier un ouvrage presque impossible à relier de façon satisfaisante. Tout cela avec

le risque de se voir descendre en flammes par un intellectuel qui ne connaît pas le B-A-BA de ces métiers. Un intellectuel qui ne sait pas que la plupart des papiers utilisés dans l'édition sont *acid free* et que les colles et les techniques utilisées aujourd'hui permettent de ne plus coudre les livres, ce qui permet de réaliser une économie appréciable.

*

En ce qui concerne la typographie, qualifiant les *Œuvres en prose* de « monstre typographique », Robert Melançon a réouvert chez moi une vieille plaie. Depuis près de vingt ans que je pratique ce métier, la question qui se pose presque toujours est celle de savoir qui a le dernier mot en ce qui concerne la typographie : l'auteur ? l'éditeur ? le typographe ? le graphiste ? Qui peut juger de ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire ?

Les universitaires ont souvent tendance à vouloir s'arroger la décision finale. Ils ont l'habitude, avec leurs étudiants, de trancher la question, de décider où il faut mettre les majuscules, comment couper les mots, s'il faut indenter, mettre en retrait, mettre en italique, en gras, en souligné simple ou double... Chacun a ses méthodes, ses règles, son code... D'une université à l'autre, d'une faculté à l'autre, d'un département à l'autre même, les règles varient. Éditeurs et typographes doivent naviguer à l'aveuglette... On imagine lorsqu'il s'agit d'un ouvrage collectif rédigé par des professeurs d'horizons divers...

Les éditeurs américains ont résolu le problème : ils fixent eux-mêmes des règles d'une précision telle que ceux qui y dérogent voient leurs ouvrages refusés, aussi savants soient-ils. Il faut préciser que les Américains disposent d'ouvrages de référence fort utiles, tel le fameux *Manual of Styles* (University of Chicago Press). Nous en

sommes fort loin. La France dispose à cet effet de manuels datant de l'entre-deux-guerres. Les Italiens, les Suisses, les Allemands, les Anglais même ont une tradition d'excellence dans le domaine typographique. Pas la France. Les Américains ont doublé les Français sur ce terrain. Ils se sont rangés résolument dans le camp de Tschichold, acceptant de mêler tradition et modernisme. Pas les Français. Avec eux, c'est un pas en avant, un pas en arrière. Même les livres les plus audacieux du génial Pierre Marchand — responsable du secteur « jeunesse » chez Gallimard, inventeur de « L'œil de la découverte » et de tout ce qui a suivi — pèchent par la piètre qualité de leur typographie. Tout est dans l'illustration et la mise en pages. Le texte n'est qu'« un beau gris qui contourne les images », aurait-il dit un jour.

*

En matière de typographie, ce n'est donc pas vers la France qu'il faut se tourner. Ce n'est pas vers les universitaires non plus. Pour eux, le code typographique n'est qu'un appendice de la grammaire. Ils ne se soucient ni d'esthétisme, ni de lisibilité, encore moins du lecteur. Lorsque Robert Melançon tire sur tout ce qui bouge — typographe, graphiste, éditeur, imprimeur, relieur, mais d'abord et avant tout sur Giselle Huot, responsable de l'édition critique —, il rate la plupart de ses cibles. Qui trop châtie...

Relever les coquilles dans un texte d'une telle ampleur, c'est un peu facile... Suggérer de reporter les notes en fin de volume, c'est un choix qui se discute — l'unanimité n'est pas près d'être faite à ce sujet. Reprocher à Giselle Huot ses *[sic]*, c'est encore là un choix. Lorsque des écrits intimes n'ont pas fait l'objet d'une édition du vivant de l'auteur, l'édition critique peut

vouloir rétablir l'authenticité du manuscrit. C'est un choix discutable, mais lorsque ce choix est fait, il faut vivre avec.

Ce qui est paradoxal dans la critique de Robert Melançon, c'est que, d'une part, il semble vouloir jeter la pierre à Giselle Huot, alors que, d'autre part, il semble croire que celle-ci a été la victime d'une conspiration ourdie par l'éditeur, le typographe et l'imprimeur.

Pour mon compte, je n'ai que peu de chose à dire : j'ai exécuté ou dirigé la production typographique de plusieurs éditions critiques au cours des dernières années. Chaque fois, il a fallu faire des choix. L'unanimité n'a pas toujours été possible. Mais lorsqu'il s'agit de textes de milliers de pages, lorsque des dizaines de milliers de dollars sont en cause, lorsque s'accumulent des milliers d'heures de travail, certaines décisions doivent être prises... Tout le monde en sort un peu frustré, un peu insatisfait, les nerfs à vif et l'épiderme sensible, jurant bien de ne pas s'y laisser prendre de nouveau... De ce point de vue, heureusement, les coupures de budget qui se succèdent en ce moment un peu partout, dans l'édition y compris, vont faire plaisir à ceux qui jugent que des *monumenta* comme les *Œuvres en prose* sont nettement inutiles. Quant aux autres, comme Robert Melançon, qui aimeraient bien avoir droit à l'assiette au beurre, ils devront en faire leur deuil.

P.-S. — Quant à la production typographique des *Œuvres en prose* de Saint-Denys Garneau, je tiens à préciser que c'est un travail dont nous sommes fiers, même si la structure inhérente à un document de cette nature nous a souvent forcés à prendre des décisions pouvant prêter à discussion. L'ensemble demeure cependant tout à fait digne des traditions de notre métier.